

## **Traduire le Voyage comme acte politique. Discours sur la traduction des récits de voyage dans la presse périodique française au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles**

Marius Warholm Haugen  
NTNU, Université des sciences et techniques de Norvège  
Département de Langues et Littératures modernes

### **Introduction**

Que traduire soit un acte politique, les théoriciens de la traduction le constatent depuis trente ans. Le « tournant culturel » de la traductologie, notamment, a témoigné d'un intérêt croissant pour les aspects politiques, idéologiques et éthiques guidant les choix des traducteurs, ainsi que pour l'enchevêtrement des pratiques de la traduction dans les structures sociales et institutionnelles (Hermans, 2009, p. 95). S'associant à la critique dite postcoloniale, la traductologie a ensuite exploré le recours à la traduction comme un outil capable de miner la domination culturelle et politique de l'Occident (Hermans, 2009, p. 103). Or, si la traductologie est une discipline universitaire relativement jeune, ni le métadiscours sur la traduction, ni la conscience de son caractère politique, ni même la traduction comme outil de subversion ne sont des phénomènes nouveaux. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la traduction de la littérature de voyage non-fictionnelle fut perçue et discutée comme une pratique culturelle investie d'enjeux politiques, au point d'apparaître comme un « lieu de règlement de comptes entre nations » (Gannier, 2014, p. 729). Dans cette étude, je montrerai que la presse périodique française a joué, au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un rôle clef dans le développement d'un discours considérant la traduction du récit de voyage comme un acte politique.

Ce discours a été influencé par les conflits militaires, la rivalité politique et l'échange culturel entre la France et la Grande-Bretagne. De fait, des situations de guerre mettent en exergue les aspects politiques de la traduction, notamment quand les activités militaires se trouvent redoublées par des questions de domination culturelle<sup>1</sup>. Au moment des guerres révolutionnaires et napoléoniennes, qui opposèrent les grandes puissances française et britannique, la culture anglaise était déjà, depuis un certain temps, entrée en concurrence avec l'hégémonie française. Le siècle des Lumières avait été marquée par un grand intérêt en France pour la politique, la culture et la littérature anglaises – intérêt que les détracteurs désignaient par le terme péjoratif d'« anglomanie » (Grieder, 1985). Les conflits militaires contre la Grande-Bretagne réanimèrent, cependant, une anglophobie qui n'avait pas eu de

---

<sup>1</sup> Pour une introduction aux études critiques traitant de la traduction et de la notion de conflit, voir Salama-Carr 2013.

force pareille depuis la guerre des Sept ans et qui contribuait à renforcer le patriotisme français (Dziembowski, 1998). La presse périodique fut alors un domaine où se jouait la tension entre anglophobes et anglophiles, et où le sujet de la littérature de voyage avait un rôle non négligeable (Haugen, 2017).

L'importance du récit de voyage dans l'anglophilie française n'était pas des moindres. Au moins depuis la parution des premiers volumes de l'*Histoire générale des voyages* (1746-1759) de l'abbé Prévost, vaste entreprise de compilation s'appuyant initialement en grande partie sur des traductions de l'anglais (D'Souza, 2014, pp. 28-29), le livre viatique d'outre-Manche avait occupé une position centrale dans la culture de l'imprimé en France. Quelques décennies plus tard, dans le sillage des exploits de James Cook, les Britanniques finirent par exercer une véritable hégémonie dans le domaine de la littérature de voyage, facilitée par une rapidité croissante des traductions en langue française (Marcil, 2006b, p. 34). Dans une situation où la publication en France des livres de voyages faisait en général l'objet d'une véritable accélération dans les deux dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle (Roche, 2010, p. 42), le marché du livre français était inondé par des traductions de livres viatiques d'outre-Manche (Marcil, 2006a, p. 86). Du reste, comme le français servait alors de langue de relais dans la culture littéraire européenne, il contribuait à répandre la littérature de voyage anglaise sur le continent (Gannier, 2014, p. 737).

Dans la presse périodique française, dont l'intérêt pour la littérature viatique reflétait son essor au marché, la prédominance britannique donnait lieu à un discours sur la traduction portant principalement sur les traductions de l'anglais au français (Marcil, 2006a, p. 232)<sup>2</sup>. En 1795, le *Magasin encyclopédique* évoqua la domination britannique en regrettant que ses propres compatriotes ne fussent à la hauteur :

Les Voyages sont les livres qui, dans tous les temps, sont accueillis avec le plus d'intérêt ; ils plaisent dans tous les lieux, dans tous les temps, à tous les goûts : c'est sur-tout en Angleterre qu'on publie le plus grand nombre, et, la plupart, avec un grand luxe de gravure et de typographie. Leur traduction a toujours du succès ; et c'est une des branches importantes de la librairie française. Mais il paroît peu de voyages entrepris par des citoyens français : les circonstances et la différence du change sont, pour un très-grand nombre de ceux qui pourroient nous enrichir d'excellentes observations, un obstacle insurmontable. (*Magasin encyclopédique*, t. 5, 1795, pp. 490-491).

Le *Magasin encyclopédique* explique le petit nombre de livres français sur le marché par la situation politico-économique du moment, qui rend difficile pour les Français le voyage lui-

---

<sup>2</sup> Dans l'ouvrage de Marcil, livre de référence pour ce qui concerne la relation entre la presse et le récit de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle, une section est consacrée au discours de la presse sur la traduction (2006a, p. 231-236). Pourtant, l'auteur ne discute pas la tonalité politique de ce discours.

même et accroît, en conséquence, l'importance relative du récit de voyage anglais. Constatant la valeur universelle et intemporelle de la littérature viatique, qui plaît « dans tous les lieux, dans tous les temps », le journaliste se montre en même temps sensible aux conditions politiques spécifiques influençant le marché du livre. S'il n'y a aucun ressentiment perceptible dans ce constat de l'hégémonie anglaise, tout juste un regret des « excellentes observations » de la part des voyageurs français, cette bienveillance n'était pas une règle générale. Comme nous le verrons, d'autres journaux se montrèrent plus critiques à l'égard du grand nombre de traductions anglaises sur le marché français.

En revanche, un dénominateur commun des articles abordant la question des traductions est qu'ils considèrent souvent celles-ci à la lumière de la situation politique. J'étudierai ici la réception journalistique des livres de voyage traduits sur le marché français, pour voir comment la presse analysait alors les aspects politiques de la traduction<sup>3</sup>. Nous verrons que, à une époque où la France révolutionnaire puis impériale était en guerre presque constante avec la Grande-Bretagne, l'acte de traduire était perçu par les journalistes comme fortement investi d'enjeux idéologiques et patriotiques. Il faut alors comprendre le terme « politique » dans un sens large, qui couvre non seulement les enjeux géopolitiques, militaires et commerciaux, mais aussi les aspects culturels de la relation franco-britannique, liés notamment au sujet d'hégémonie et, ainsi, à une question de patriotisme.

Précisons aussi qu'il s'agira ici d'une conception large de la notion de traduction, non pas uniquement en tant que transfert linguistique, mais aussi et surtout comme processus d'édition, comprenant des ajouts de notes et de commentaires paratextuels par le traducteur. Ce sont notamment ces aspects du travail du traducteur qui font l'objet du discours « traductologique » des journalistes. Préfaces et notes étant là où se prononcent de façon explicite les choix et les stratégies du traducteur, y compris ses considérations politiques, les journalistes peuvent facilement prendre appui sur ces paratextes pour développer leur propre discours. Dans le cas de la littérature de voyage comme dans d'autres domaines littéraires, la presse périodique apparaît alors comme « un espace de débat et de critique » sur la traduction (Juratic et al. 2014, p. 235), où les journalistes entrent en dialogue avec les traducteurs.

---

<sup>3</sup> Cet article se fonde sur une étude de cinquante périodiques français de la période en question, tous numérisés dans Gallica. Je ne traite ici qu'une petite partie seulement (voir la bibliographie ci-dessous) et ne prétends pas avoir épuisé le thème, l'objectif de l'étude étant d'ordre qualitatif plutôt que quantitatif. En même temps, les périodiques traités ici furent parmi les plus importants à cette époque en fonction de leur tirage et leur influence, et ils peuvent alors témoigner d'un discours sur la traduction ayant une certaine ampleur dans le débat public.

## 1. Le genre du Voyage : utilité et politique

Une analyse des discours sur la traduction viatique à travers cette grille de lecture est d'autant plus pertinente que le récit de voyage est en soi, et peut-être plus que tout autre genre littéraire, politiquement chargé. D'après la critique postcoloniale, le regard que pose le récit de voyage sur l'Autre et sur l'ailleurs trahit des préoccupations idéologiques propres à la culture du voyageur. Le regard sur l'Autre peut donner lieu à une critique explicite, comme dans la dénonciation du despotisme dans laquelle se lancent les voyageurs européens en « Orient », tels Constantin-François de Chassebœuf Volney dans le *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) et François-René de Chateaubriand dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811)<sup>4</sup>.

À l'inverse, le Voyage (fictionnel comme factuel) peut également servir d'outil critique visant la propre culture de l'écrivain, dans le sillage des *Gulliver's Travels* (1729) de Jonathan Swift (par le biais de l'allégorie) ou des *Lettres persanes* (1721) du Baron de Montesquieu (par la comparaison culturelle et par la fiction du regard inversé qui transforme le Moi en l'Autre), ou bien dans toute une lignée de voyages en Amérique, où l'observation des indigènes mène à des discussions, d'inspiration rousseauiste, sur les défauts de la culture européenne.

Au demeurant, tel livre de voyage tiré d'une ambassade ou d'une expédition officielle est souvent doté non seulement d'un contenu politique, mais aussi d'une forte valeur symbolique, le livre prenant la forme d'un symbole de la puissance géopolitique du pays en question. Par exemple, les relations tirées de l'ambassade britannique à la Chine de George Macartney (1792-1794) donnaient lieu à des articles fort critiques dans la presse française. D'ailleurs, avant que les relations n'en fussent recensées, un voyage officiel de ce genre était traité par les journaux comme une nouvelle politique : *La Décade philosophique* fit une notice sur l'ambassade de Macartney sous la section « Politique extérieure », annonçant des extraits tirés des journaux anglais (juillet 1794, p. 375).

Dans le même contexte, le livre viatique atteste souvent les réussites commerciales d'un pays, ou bien sert, par sa description de nouveaux espaces, de véritable outil de commerce. Dans ce cas, il s'agit d'un outil qui peut être traduit et exploité par d'autres pays. Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Voyage est apprécié de plus en plus pour son utilité, avant tout scientifique et philosophique, mais aussi commerciale et militaire. Par exemple, l'immense succès de l'*Histoire générale des voyages* de Prévost peut s'expliquer

---

<sup>4</sup> Sur Volney et la critique du despotisme en Égypte, voir Leask 2002, pp. 112-114. Sur les aspects politiques de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, voir Berchet 2005, pp. 35-41.

par le fait que « la circulation en France de récits de voyages faits par des Européens à travers le monde fut considérée dans des milieux influents comme ayant une importance politique et commerciale » (D'Souza, 2014, p. 29)<sup>5</sup>. Souvent les titres longs et descriptifs des relations font étalage de cette utilité. Prenons l'exemple du *Voyage en Inde* (1803) de l'officier britannique John Taylor, dont le titre intégral témoigne du contenu historique, anthropologique, géographique, commercial et militaire de l'ouvrage :

Voyage dans l'Inde au travers du Grand Désert par Alep, Antioche, et Bassora ; exécuté par le Major Taylor. Ouvrage où l'on trouve des observations curieuses sur l'histoire, les mœurs, et le commerce des Mainotes, des Turcs, et des Arabes du désert, la description d'Alep, d'Antioche, de Rassora, et des détails intéressans sur la presqu'île l'Inde, sur les états, et sur la guerre de Tipou Sultan. Suivi d'instructions détaillées sur le commerce de l'Inde, sur les distances, les prix de route, le change des monnoies d'Europe en Asie, et sur ce qui peut contribuer à conserver la santé du Voyageur. Orné d'une belle carte. Traduit et enrichi de notes explicatives et critiques par L. de Grandpré. (Taylor, 1803.)

Ce type de livre était donc compris comme un *outil* pour explorer, comprendre et décrire le monde, voire pour s'en servir et l'*exploiter*.

C'était là une fonction qui ne passait pas inaperçue dans la réception périodique. Le *Glaneur littéraire* affirmait, à propos du *Voyage au Brésil* (1806) de Thomas Lindley, que la relation devait « vivement intéresser les négocians, que le commerce conduit dans cette partie de l'Amérique, et les mettre à même d'éviter les inconvéniens inséparables de l'ignorance de la statistique du pays où l'on se propose de trafiquer » (le 6 septembre 1806). De telles évaluations dans la réception des livres viatiques semblent indiquer qu'une partie de l'intérêt pour le genre résidait justement dans son utilité pratique.

## 2. La traduction comme outil patriotique

À en croire la réception journalistique, c'était justement à cause de l'aspect pragmatique et utile du Voyage que traduire était un acte politique. Dans un compte rendu du *Voyage chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale* (1794) de John Long dans *La Décade philosophique* en avril 1794, le journal républicain perçoit précisément ce genre de relations comme un instrument commercial, dont la traduction apparaît comme utile à la France, en ce qu'il donne une « prise » sur ses ennemis britanniques :

Les notions exactes que donnent ces voyages peuvent contribuer aux progrès du commerce national ; et sous ce point de vue, le traducteur a rendu un véritable service à la patrie, en faisant

---

<sup>5</sup> Sur la question de l'utilité des voyages, voir le chapitre II dans Roche 2010, pp. 49-93.

passer cet ouvrage dans notre langue ; c'est une espèce de prise sur nos ennemis. Diminuer les profits de cette nation mercantile, c'est lui faire le mal auquel elle est le plus sensible (avril 1794, p. 484).

Dans cette perspective, le traducteur est un patriote, dont le travail est au service de la nation française contre les Anglais. Que ces derniers soient explicitement traités d'« ennemis » ne fait que souligner le potentiel politique que contient la traduction viatique en situation de conflit.

Il n'était pas rare pour la presse de traiter ainsi les livres de voyages à la lumière de la situation politique du moment. La mise en valeur politique ou patriotique d'un ouvrage viatique pouvait même faire partie des stratégies publicitaires. Le *Journal typographique et bibliographique*, périodique publicitaire servant d'« annonce de tous les ouvrages qui ont rapport à l'imprimerie », contenait des notices et annonces bibliographiques, dont certaines étaient suivies par de brèves descriptions et évaluations rédigées par les libraires (Dhombres, 1989, p. 184). Souvent, ces textes jouent sur la fibre patriotique des acheteurs potentiels. En août 1798, le journal annonça la traduction française du *Voyage en Hollande* (1796) de la romancière britannique Ann Radcliffe. Utilisant la célébrité de l'auteur des *Mystères d'Udolphe* pour donner de la valeur à l'ouvrage, le journal insiste en même temps sur l'actualité politique, laquelle rendrait le texte particulièrement intéressant pour un lecteur français : « Le Voyage que nous annonçons ne pouvoit être rappelé au lecteur dans des circonstances plus favorables, une grande partie du pays que décrit l'Auteur dans son ouvrage étant maintenant réunie à la France » (N<sup>o</sup>. XLI, le 7 août 1798, p. 522). L'ouvrage britannique traduit en français est ainsi mobilisé dans un discours patriotique à fin commerciale, entièrement recontextualisé dans le cadre politico-militaire des conquêtes de la France révolutionnaire et républicaine. Le procédé est récurrent dans le périodique en question, car huit ans plus tard, dans une annonce pour le *Voyage en Italie et en Sicile* (1806) de Auguste Creuzé de Lesser, on lit : « Depuis que les vastes pensées d'un Grand-Homme ont fait de ces Contrées, illustrées par son courage, des Etats fédératifs du Grand-Empire, tous les Français sentent le besoin de les mieux connoître » (N<sup>o</sup>. XX, le 16 avril 1806, p. 151). Ici, l'ouvrage est valorisé par la conquête napoléonienne de l'Italie, qui sert, de nouveau, à le contextualiser politiquement à fin commerciale.

Or, ce qui était un objectif commercial dans l'annonce pouvait se rapprocher de la propagande dans le compte rendu, notamment dans une presse contrôlée par le régime napoléonien. Dès le début des guerres de la Révolution jusqu'à la fin de l'Empire, la propagande antibritannique trouvait de multiples expressions génériques, dans des pamphlets,

des chansons populaires, des pièces de théâtre, ainsi que dans les journaux (Bertaud, Forrest & Jourdan, 2004, pp. 40, 60-64). Les comptes rendus viatiques s'inscrivaient dans ce discours, entre autres en soulignant les fonctions patriotiques des traductions de l'anglais. Recensant le *Voyage à la Cochinchine* (1807) de John Barrow, Joseph Fiévée<sup>6</sup> (1767-1839) estime que l'ouvrage offre un double intérêt au lectorat français. D'un côté, ce livre traduit de l'anglais présente les exploits « glorieux » et « patriotiques » d'un missionnaire français, tout en reflétant, d'un autre côté, les craintes et les échecs des Britanniques :

Nous voilà arrivés à la partie principale de ce Voyage ou à la description de la Cochinchine. Ce morceau offre un double intérêt au lecteur français : on y apprend à connoître les détails de l'entreprise glorieuse et patriotique d'un missionnaire français, pour procurer à sa nation une belle et riche colonie ; on y lit l'aveu de toute l'envie et de toutes les craintes que cette tentative inspira aux Anglais, et même des essais infructueux qu'ils ont fait pour recueillir ce que les Français avoient semé. (*Journal de l'Empire*, le 2 février 1807.)

Le journaliste fait ainsi entendre que traduire la relation de Barrow a permis aux Français d'admirer dans le texte l'un de leurs compatriotes colonialistes, ainsi que de prendre plaisir aux craintes de l'ennemi. Ces craintes transparaissent du discours même du voyageur britannique, comme si celui-ci se trahissait à travers sa plume. La traduction française du récit de voyage britannique apparaît, dans le contexte de la guerre, comme un acte patriotique. Les premières lignes du compte rendu mettent en évidence la pertinence de l'ouvrage pour la situation politique actuelle : « L'importance des renseignements nouveaux que fournit ce Voyage, publié il y a huit mois à Londres, se fera sentir par un simple aperçu ». Le livre de Barrow est traité comme un document géopolitique fournissant des renseignements sur une partie du monde sur laquelle la France et la Grande-Bretagne se disputaient l'influence.

Le journaliste affirme aussi que l'ouvrage est révélateur de l'esprit purement commercial qui gouvernerait la politique étrangère de l'ennemi d'outre-Manche : le livre de voyage fournirait des preuves que les Anglais conspiraient à faire renverser les régimes au Brésil et au Pérou afin de pouvoir vendre leurs marchandises. Aussi Fiévée joue-t-il sur le stéréotype des Anglais comme une nation de commerçants voraces, lequel avait trouvé une nouvelle vigueur dans la propagande napoléonienne (Bertaud, Forrest & Jourdan, 2004, pp. 20, 54). Il y ajoute un autre lieu commun du discours antibritannique, celui de la partialité nationale des Anglais :

---

<sup>6</sup> L'article porte la signature « F. », que Jeremy D. Popkin a identifié avec Fiévée, rédacteur en chef du *Journal des débats/ Journal de l'Empire* entre 1805 et 1807. Auteur des *Lettres sur Angleterre* (1802), Fiévée fut attaché au régime napoléonien, pour lequel il produisait de la propagande antibritannique. Voir Popkin 1984, pp. 390, 399 (note n°. 33).

Pour un Anglais, il garde encore quelque mesure avec les Portugais ; mais un aubergiste français qu'il rencontre ici, est immolé sans pitié. La partialité du voyageur anglais n'empêche pas qu'on ne trouve amplement dans la relation de quoi s'instruire. (*Journal de l'Empire*, le 2 février 1807.)

Si l'ouvrage est pourtant jugé utile malgré les préjugés dont fait preuve l'auteur, c'est en grande partie à cause du travail du traducteur, auquel le journaliste s'intéresse particulièrement.

De fait, ce compte rendu ne fait ici que retransmettre le point de vue que le traducteur, Conrad Malte-Brun (1775-1826) – qui travaillait d'ailleurs lui aussi pour le *Journal de l'Empire* – présente dans sa préface. Celle-ci souligne les motivations politiques et patriotiques orientant le travail du traducteur : « Dans toutes ces corrections, ces réfutations, ces additions, le Public Français verra, nous l'espérons, les preuves non équivoques de notre attachement à la grande, la juste cause de la France, qui est la cause commune de tout le continent » (Malte-Brun, 1807, pp. xiii-xiv). Le traducteur d'origine danoise semble désireux de montrer sa fidélité au régime, en mettant en évidence l'utilité de la traduction pour la France<sup>7</sup>. Toujours dans sa préface, Malte-Brun présente l'ouvrage comme *révélateur*, à la fois des défauts de l'auteur britannique et des ambitions du gouvernement que celui-ci représente :

En effet, M. Barrow n'est pas seulement un observateur savant et un écrivain distingué ; il est encore *Anglais* dans toute la force du terme : par ses raisonnemens, ses vœux, ses projets, il peint, sans le savoir, toute l'arrogance de sa Nation, toute l'ambition du Gouvernement dont il est l'un des agens les plus éclairés. (Malte-Brun, 1807, p. v.)

À en croire le traducteur, l'ouvrage de Barrow, dans sa traduction française, servirait donc (au moins) trois fonctions, dont l'une seulement serait voulue par l'auteur. Il *amuse* en faisant étalage, involontairement, de l'« arrogance » britannique. Il *instruit* par les observations d'un auteur savant, lesquelles ajoutent à la connaissance des pays parcourus. Mais il est également *instructif*, d'une façon particulièrement précieuse pour les lecteurs français, quant aux projets politiques et commerciaux de la Grande-Bretagne :

On rira de ses injustes satires contre les Portugais, les Français et les Hollandais ; on s'indignera, mais on s'instruira, en étudiant les vastes plans d'envahissement, soit politiques, soit commerciaux, que cet ouvrage renferme. Ainsi M. Barrow, en faisant dans les chapitres I et II, une Description animée des îles de *Madère* et de *Ténériffe*, n'oublie pas de discuter 's'il

---

<sup>7</sup> Révolutionnaire convaincu à son arrivée en France en 1799, devenu par la suite un sujet fidèle de l'empereur, avant de le dénigrer sous la Restauration, Malte-Brun a bien su retourner sa veste suivant les changements de régime, ce qui lui a valu une entrée dans le *Dictionnaire des girouettes* (Proisy d'Eppe et al. 1815).

seroit utile à l'Angleterre d'en faire la conquête, et comment la faire'. (Malte-Brun, 1807, p. v-vi.)

La préface présente ainsi l'ouvrage comme un outil qui permettrait d'espionner les projets de l'ennemi britannique, tant celui-ci y révèle ses intentions conquérantes. Le fameux proverbe italien sur la traduction reçoit dans ce contexte un infléchissement particulier : ce n'est plus le *traduttore* qui est *traditore*, mais l'auteur lui-même qui *se trahit*, suscitant une traduction qui est moins trompeuse que militante. Si l'affirmation peut nous paraître absurde – pourquoi les Anglais publieraient-ils ainsi leurs « secrets » ? – Malte-Brun ne fut pas seul à concevoir ainsi les livres de voyages, ceux-ci étant, en fait, souvent perçus comme « les témoins, voire les espions, des prétentions et des manœuvres des autres nations » (Gannier, 2014, p. 725).

Joseph Fiévée reprend cette idée dans son article en insistant sur le fait que l'ouvrage révèle les « craintes » de l'ennemi. L'article périodique entre ainsi en dialogue avec la préface du traducteur et contribue à propager son message patriotique et propagandiste à un public plus large. Par ailleurs, en mettant l'accent sur la rapidité de la traduction (« publié il y a huit mois à Londres »), le journaliste souligne l'actualité et l'importance de celle-ci, ce qui paraît la confirmer en tant qu'acte politique. Cette impression est renforcée par la mention qu'il fait des notes ajoutées par le traducteur, qui comprennent entre autres une relation de l'échec militaire de l'amiral Nelson contre des forces espagnoles à Santa Cruz de Tenerife en 1797 :

Le voyageur s'arrête successivement à l'île de Madère, de Ténériffe et de Saint-Jago. Les tableaux piquans qu'il trace de l'état civil, moral et physique de ces îles, étoient, dans le texte, mêlés de quelques longueurs et de beaucoup de déclamations contre les prêtres. Le traducteur, en supprimant une partie de ces superfluités, a trouvé place pour une foule de notes qui complètent les notions géographiques données par l'auteur. On remarquera entr'autres, dans le chapitre II, la relation de l'attaque téméraire et infructueuse que l'amiral Nelson fit contre la ville de Sainte-Croix de Ténériffe. (*Journal de l'Empire*, le 2 février 1807.)

Cette dernière remarque reflète la perspective propagandiste gouvernant le choix fait par le journaliste des parties du livre à mettre en avant dans son article. Fiévée reprend les arguments de la préface du traducteur, certes, mais il met aussi en relief, de son propre compte, les aspects politiques du texte principal. En choisissant de renvoyer à la note sur l'échec de Nelson, il souligne et renforce en même temps les objectifs patriotiques de la traduction : rappeler au lecteur cet échec revient à signaler la faiblesse de l'ennemi britannique. Finalement, en guise de dernier constat patriotique, le journaliste conclut que la traduction est « plus complète et plus intéressante que l'ouvrage même, par l'ordre et les notes

instructives qu'a su y placer le savant traducteur » (*Journal de l'Empire*, le 2 février 1807). À la fois correction et « espion », la traduction française l'emporterait sur l'original anglais.

### 3. Importance de l'appareil paratextuel et différences idéologiques

Joseph Fiévée n'était pas le seul à considérer que les notes du traducteur pouvaient remédier aux défauts du récit de voyage. Au contraire, ce point de vue sur le rôle du traducteur était répandu, s'agissant d'ailleurs d'une littérature où les ajouts paratextuels faits par celui-ci étaient particulièrement nombreux, comparée, par exemple, au roman<sup>8</sup>. C'est le cas dans un compte rendu des *Voyages dans l'Hindoustan* (1813) de George Annesley, lord Valentia, pour le *Journal des arts, des sciences et de la littérature* :

Arrivé à Seringapatam, lord Valentia recueille de nouveaux détails fort curieux sur la fin tragique de Tippou. On sent néanmoins qu'il faut ici se défier un peu de sa partialité nationale ; mais des notes du traducteur et d'un ancien agent français dans l'Inde rectifient les faits altérés, et donnent de plus amples développemens sur ceux qui ne sont qu'indiqués. (*Journal des arts*, le 5 septembre 1813, p. 305.)

Moins direct dans l'accusation que le *Journal de l'Empire*, ce journal fait toutefois le même éloge des notes du traducteur, lesquelles permettraient de traiter avec prudence ce qui est marqué par « la partialité nationale » de l'écrivain britannique.

Cette valorisation des ajouts du traducteur, présente dans toute la gamme politique des journaux français, prend pourtant des infléchissements différents en fonction de leurs différences idéologiques. Dans l'article de Joseph Fiévée cité ci-dessus, on ressent notamment l'influence d'un discours antibritannique occasionné par la guerre (explicitement évoquée) et par la volonté propagandiste d'un régime exerçant un contrôle strict sur la presse. Dans *La Décade philosophique* d'une décennie auparavant, en revanche, la mise en valeur du travail de remédiation du traducteur trouve une tout autre tonalité politique. Le contexte n'est pas celui du conflit franco-britannique mais celui du débat sur l'esclavage, débat qui dépassait le conflit militaire entre les deux puissances et divisait l'opinion des deux côtés de la Manche. Dans un article sur le *Voyage à la rivière de Sierra Léone* (1797) de l'officier de marine britannique John Matthews, ce journal littéraire proche des idéologues critique la participation du voyageur à la traite des esclaves (1797, n° 18, t. 12, pp. 536-542). Hostile à la perspective déshumanisante de l'auteur sur les Africains, qui ne voit en eux que des marchandises, le

---

<sup>8</sup> Cela dit, pour le roman comme pour le récit de voyage, les normes gouvernant la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle accordaient une grande liberté au traducteur. Sur le roman, voir McMurrin 2010, pp. 72-76 ; sur le récit de voyage, voir Gannier 2014, pp. 763-767.

journal émet cependant cette critique sans mobiliser le stéréotype de la nation de commerçants voraces, telle qu'on la trouve pourtant facilement dans la presse française.

Tout au contraire, l'article se clôt en soulignant l'existence d'un « établissement philanthropique formé à Sierra-Leone par quelques-uns [des] compatriotes » (p. 542) de Matthews, dont le voyageur britannique ne faisait quant à lui aucune mention. Estimant que cette omission est le résultat logique de l'idéologie de ce marchand d'esclaves, le journal rend hommage au traducteur, qui a permis de donner au livre une tournure conforme à sa propre perspective politique :

Son traducteur a suppléé à son silence, par une notice historique du cit. Grégoire sur cette institution bienfesante [*sic*], dont le but est de porter graduellement la civilisation en Afrique, en organisant sur les côtes de ce continent des sociétés politiques de nègres libres. (p. 542.)<sup>9</sup>

Dans ce cas, la réorientation politique accomplie par le traducteur et louée par le journaliste ne traduit pas un conflit entre pays, mais entre esclavagistes et anti-esclavagistes.

À travers la formule « supplé[er] à son silence », le journaliste renvoie ici au travail de réécriture qu'opèrent les ajouts paratextuels du traducteur. Aussi le discours « traductologique » de la presse semble-il sensible à la frontière floue entre des formes d'écriture que Genette distinguera plus tard par les termes hyper- et paratextualité (1982, pp 7-16). Les journalistes étaient conscients du fait que les ajouts du traducteur servaient à réécrire, en l'améliorant, le texte source. En termes genettiens, cela reviendrait à ce que le paratexte contribue au travail hypertextuel de la traduction<sup>10</sup>, et nous indique que le politique de la traduction ressortit d'une hypertextualité dérivée en grande partie du paratextuel.

En effet, l'intérêt pour la paratextualité est un point commun qui rassemble les différents discours critiques dans des journaux idéologiquement distincts. D'après tous les articles cités ci-dessus, c'est surtout l'appareil paratextuel qui sert d'outil politique, permettant au traducteur français de commenter, censurer et ajouter au texte source. Il semble alors que le rôle du paratexte est tout à fait central pour qu'une traduction soit comprise comme acte politique. Philippe Antoine a analysé le rôle des paratextes dans les récits de voyage au début du XIX<sup>e</sup> siècle en mettant l'accent sur leur fonction d'authentification : « Il est en effet aisé de constater qu'un des principaux objets des préfaces, introductions, avertissements et autres avant-propos de ces récits est de répondre aux soupçons qui

---

<sup>9</sup> Rappelons que le traducteur, l'abbé Henri Jean-Baptiste Grégoire (1750-1831), était membre de la *Société des amis des Noirs* et une des figures les plus importantes du mouvement abolitionniste en France.

<sup>10</sup> Genette considère justement que la traduction est une forme d'hypertextualité (1982, pp 293-300).

pourraient peser sur la réalité de l'expérience » (1997, p. 14). Il faut donc ajouter à ce constat perspicace la fonction politique du paratexte, d'autant plus pertinente qu'elle paraît intimement liée aux préoccupations signalées par Antoine.

Comme en témoigne la réception française des Voyages britanniques, la description d'un pays et d'une culture, projet fondamentalement scientifique, recèle bien souvent des enjeux politiques : Conrad Malte-Brun considérait, en tant que journaliste cette fois-ci, que les relations tirées de l'ambassade britannique en Chine de Macartney avaient intentionnellement donné une image exagérée et flatteuse de la grandeur de l'empire du Milieu pour des raisons stratégiques et politiques (*Journal de l'Empire*, le 20 janvier 1809). La présence d'un appareil paratextuel critique dans la traduction d'un ouvrage fut perçue comme apte à remédier à ce genre d'erreurs intentionnelles (ou jugées telles par le journaliste). Dans ces cas, le compte rendu, que Genette identifierait comme métatexte (1982, p. 11), devient lui-même une extension de cet hypertexte qu'est la traduction, en ce qu'il contribue à amplifier les agissements politiques de celle-ci. Cela nous amène à constater, entre parenthèses, que le compte rendu viatique de cette époque exemplifie aussi les frontières floues entre méta- et hypertextualité, étudiées dans un ouvrage récent par Marc Escola et Sophie Rabau (2015).

Le travail du traducteur était considéré comme fondamental de par son rôle de guide pour un lecteur qui, autrement, serait à la merci d'auteurs souvent peu fiables. C'est de cette manière-là que le *Journal de l'Empire* juge le travail effectué par le même Malte-Brun en tant que rédacteur, éditeur et traducteur dans sa propre revue, spécialisée dans la compilation et la critique viatiques, les *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* :

Souvent aussi M. Malte-Brun cesse d'être traducteur, et devient narrateur lui-même ; et toujours il mêle au texte des divers auteurs des observations critiques ou des réflexions qui empêchent le lecteur de se livrer à une confiance aveugle, ou à une incrédulité systématique également contraire à la vérité et aux progrès de la science. (*Journal de l'Empire*, le 27 juin 1808.)

Or, en mettant en valeur ce rôle tel que l'assume Malte-Brun dans les *Annales des Voyages*, son collègue dans le *Journal de l'Empire* désigne indirectement sa propre valeur en tant que critique, puisque lui aussi fait fonction de guide dans le vaste domaine du marché du livre viatique.

Comme ce compte rendu l'indique également, l'intervention du traducteur en termes d'additions et de notes était souvent tellement importante que celui-ci se rapprochait d'un statut d'auteur. Dans le cas des *Annales des Voyages*, la forme de la compilation périodique attribuait à Malte-Brun un rôle multiple de compilateur, de traducteur et de commentateur.

Quant au *Voyage à la Cochinchine* de Barrow, traité ci-dessus, les notes de Malte-Brun traducteur sont tellement nombreuses et développées qu'elles forment un véritable contrepoint au texte traduit. Dans ce cas, il s'agit d'un contrepoint intertextuel, les commentaires étant fondés sur la culture viatique et géographique particulièrement riche du traducteur danois (Godlewska, 1991).

Dans d'autres cas, le traducteur était aussi lui-même voyageur, ce qui lui permettait d'ajouter à la relation traduite des commentaires nourris par une expérience de terrain. En 1781 parut une traduction française de William Coxe, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique et naturel de la Suisse*. La traduction de Louis Ramond de Carbonnières fut augmentée par les observations faites lors de son propre voyage en Suisse. Pour le *Journal de Paris*, le double statut de Ramond comme traducteur et voyageur-écrivain constituait un grand avantage pour le résultat final :

Aucune traduction de Voyages étrangers n'a été faite dans des circonstances plus favorables que celle que nous annonçons aujourd'hui ; aucune ne mérite d'avantage la confiance des lecteurs. M. Ramond, qui vient d'en enrichir notre Littérature, a voyagé lui-même dans les pays que décrit M. Coxe, & il accompagne les descriptions de ce dernier d'une infinité d'observations intéressantes, qui forment presque la moitié du volume. Ainsi il est en même tems Auteur & Traducteur. (*Journal de Paris*, le 29 janvier 1781.)

Même si le journal est favorable à la traduction, laquelle « enrichi[t] » la littérature française, ce sont les ajouts dus au traducteur-voyageur Ramond qui parachèvent l'ouvrage. Ce n'est pas seulement que le voyageur français ait eu une connaissance directe du pays traité par le texte source. À la différence de Coxe, qui, voyageant « en Anglois & en homme riche », « ignoroit la langue du pays & [...] n'a pu connoître que très-superficiellement le paysan des Alpes », Ramond, en « Auteur François », « a eu l'avantage d'errer à pied sur toutes ces montagnes, de vivre en égal avec les habitans, & d'entendre les différens dialectes en usage dans ces contrées ». S'il n'y a pas ici d'enjeux ouvertement politiques dans le jugement porté sur l'ouvrage par le journal, le contraste établi entre les deux voyages, l'un superficiel et distancié, l'autre plus profond et intime, reflète toutefois une perspective sur les voyageurs anglais qui était monnaie courante dans un discours antibritannique qui ne devait qu'accroître en intensité vers la fin du siècle. Ce discours sera prédominant dans la presse contrôlée par le régime napoléonien, où il recevra un infléchissement particulièrement agressif.

Il est important de rappeler, cependant, qu'il existe à cette époque d'autres perspectives sur les traductions des Voyages britanniques, dans des journaux « anglophiles » ou politiquement neutres. Loin de considérer la traduction comme une arme contre l'ennemi,

certaines journalistes y voient au contraire une preuve de l'existence d'une République des Lettres qui dépasse les conflits militaires. Dans un compte rendu du *Voyage en Hollande* (1796) d'Ann Radcliffe, le *Journal de Paris* exprime sa satisfaction que la guerre n'empêche pas de bons ouvrages anglais de paraître en traduction française :

Le citoyen *Cantwel* sera assuré de plaire au public, toutes les fois que, par ses laborieuses & élégantes traductions, il lui fera part des bons ouvrages que produit l'Angleterre. L'état de guerre, heureusement, n'intercepte pas entre les deux nations ce genre de communications. (*Journal de Paris*, le 28 décembre 1796.)

*La Connaissance des temps* vante, à son tour, l'impartialité de la République, qui assure le passage aux expéditions scientifiques : « [Frédéric Hornemann<sup>11</sup>] a passé à Paris au mois de juillet 1797, pour aller s'embarquer à Marseille, avec des passe-ports de la République française, qui se fait une gloire de protéger, même pendant la guerre, tous ceux qui travaillent ou voyagent pour les sciences » (le 23 septembre 1799, p. 393). Le rapport qu'entretient la presse française avec les voyageurs britanniques est souvent marqué par les conflits entre les deux pays, mais pas toujours dans le même sens, ni avec la même ferveur.

#### **4. Conrad Malte-Brun et la politique de la traduction**

Dans la dernière partie de cette étude, nous examinerons un cas où la ferveur a sans doute atteint son plus haut point, à savoir les comptes rendus de Conrad Malte-Brun pour le *Journal de l'Empire*. À partir de 1806, le journaliste et géographe danois s'est lancé dans une véritable campagne contre l'hégémonie du livre de voyage britannique sur le marché du livre français. Ce qui est particulièrement intéressant avec ces articles, c'est qu'ils ne contiennent pas seulement une perspective politique *sur* la traduction, mais expriment également une politique *de* la traduction.

Le compte rendu par Malte-Brun des *Lettres sur la Silésie* (1807) de John Quincy Adams émet une critique acerbe des libraires et traducteurs, coupables d'inonder le marché du livre de récits de voyage anglais (Adams, qui deviendra le 6<sup>e</sup> président des États-Unis, est traité par Malte-Brun d' « Anglais d'Amérique ») :

C'est une chose vraiment déplorable que la légèreté avec laquelle les traducteurs et les libraires choisissent les voyages dont ils veulent bien enrichir notre littérature. On dirait que pour ces messieurs il n'existe dans tout l'univers qu'une seule nation savante : les Anglais ont tout

---

<sup>11</sup> Hornemann fut envoyé par l'Association africaine de Londres, en même temps que Mungo Park. La mention de Hornemann par le journal français fait partie d'une longue notice sur la nomination de Mungo Park à la succession de Major Houghton.

découvert, tout examiné, tout décrit ; les Anglais seuls savent juger les gouvernemens, apprécier les caractères des peuples, et peindre leurs mœurs. (*Journal de l'Empire*, le 29 juin 1807.)

Or, ce n'est pas seulement qu'il y aurait trop de Voyages anglais publiés en France ; c'est aussi que, dans cette masse de relations, il y en a trop que Malte-Brun juge superficielles. Dans un discours qui fait écho aux stéréotypes antibritanniques chers à la propagande napoléonienne, le journaliste présente le voyageur anglais comme un arrogant qui ne sait pas voyager, tant il préfère le confort : « Un Anglais aperçoit du fond de sa chaise de poste tout ce que les habitans du pays ont négligé de remarquer pendant des siècles ; et, en dinant dans son auberge, il apprend à connoître le climat, les montagnes, les mines, les revenus et la force armée du pays ». Pour Malte-Brun, il y a pourtant des enjeux qui dépassent la propagande, car il semble, en tant que géographe, sincèrement préoccupé de l'état de la discipline géographique en France. À cet égard, les livres de voyages britanniques, jugés trop superficiels dans leurs observations d'autres lieux et cultures, constituent un vrai obstacle.

Pour Malte-Brun, formé dans des écoles de géographie allemandes (Godlewska, 1991, p. 202), l'hégémonie britannique ferait obstacle à la traduction de livres d'autres pays, qui serviraient mieux le domaine de la géographie :

Tous les jours, les Français, les Allemands, les Danois, les Italiens, publient de nouveaux renseignemens sur l'état naturel, commercial et politique de leurs pays respectifs : il y a depuis Lisbonne en Portugal, jusqu'à Christiania en Norwège, des académies exclusivement consacrées à cette branche des sciences. (*Journal de l'Empire*, le 29 juin 1807.)

Il s'agit de contrer une tendance à l'œuvre dans le marché du livre en France pour l'ouvrir à d'autres influences. Or la manière dont le journaliste s'attaque aux libraires et traducteurs, ces « anglomanes de Paris » responsables de l'hégémonie anglaise, est moqueuse et agressive :

Tout cela est comme non venu pour les anglomanes de Paris. Le plus insignifiant bouquin d'un voyageur ou d'un géographe anglais leur paroît toujours plus digne des honneurs de la traduction, que le meilleur ouvrage imprimé sur le continent : l'aperçu le plus vague, le plus faux, le plus surannée, traduit de l'anglais, est annoncé pompeusement, comme servant à '*faire connoître* telle ou telle contrée *absolument inconnue*,' ou bien 'comme un ouvrage très-intéressant qui *manquoit à la géographie*.'

Tout ce que publierait un voyageur ou un géographe anglais serait digne d'éloge pour les « anglomanes de Paris », alors que le lecteur français ignorerait toute la production de bons ouvrages écrits ailleurs en Europe. Cette idée deviendra un thème récurrent, sinon une hantise, dans les articles de Malte-Brun. En rendant compte d'un récit de voyage du capitaine anglais William Robert Broughton (1807), traduit par Jean-Baptiste-Benoît Eyriès, il remarque en

particulier les ajouts faits par le traducteur, tirés d'une relation allemande. Il accuse ensuite les libraires français de négliger tout ce qui provient d'ouvrages allemands, au profit des livres anglais :

Le traducteur, aussi savant que modeste, a enrichi cet ouvrage d'une relation intéressante, traduite de l'allemand, relative à ces mêmes contrées. Nous savons que M.E. garde en manuscrit une traduction bien plus importante : c'est *l'Histoire générale des Découvertes géographiques*, par Sprengel, ouvrage qui manque à la géographie française. Pourquoi les libraires n'osent-ils point imprimer cet ouvrage ? Parce que, disent-ils naïvement, il n'est pas traduit de l'*anglais*. (*Le Journal de l'Empire*, le 13 septembre 1807.)

Dans ces articles, Malte-Brun ne peut cacher son irritation contre cette prédilection pour le Voyage anglais, irritation qui transparaît souvent dans le sarcasme des propos : « Quant aux anglomanes, nous croyons inutiles de discuter longuement avec eux ; ils sont incorrigibles ; ils ne manqueront pas de nous apprendre un jour de quelle manière un Anglais aura découvert les sources de la Seine ou de la Marne » (*Journal de l'Empire*, le 29 juin 1807). Cette dénonciation de l'« anglomanie » des libraires français a certainement des tonalités politiques, dans la mesure où ce terme péjoratif servait souvent à mettre en cause le patriotisme des adversaires politiques. En même temps, l'article recèle une problématique que l'on désignerait aujourd'hui comme relevant d'une politique culturelle, ou, plus précisément, d'une politique de la traduction.

En 1808, Malte-Brun rendit compte de la *Bibliothèque universelle des Voyages* de Boucher de La Richarderie, vaste projet d'érudition bibliographique (Roche, 2010, pp. 22-23). La dénonciation des « anglomanes » est dans cet article intimement liée à la défense d'un ouvrage que Malte-Brun jugeait d'une très grande utilité pour la connaissance géographique en France. Il commence en allant immédiatement à l'encontre des critiques potentielles de l'ouvrage, répondant aux reproches des « anglomanes » qu'il imagine répugner à l'idée de lire les voyageurs allemands :

A quoi bon un catalogue de trois mille relations de voyages ? Qui peut lire tout ce fatras ? Comment digérer tant de noms étrangers, difficiles à prononcer ; inconnus sur le Parnasse français ? Encore, si c'étoient des Anglais ! Mais pourquoi citer des Allemands. (*Journal de l'Empire*, le 26 mai 1808.)

Il devient clair que, pour Malte-Brun, l'hégémonie de la littérature de voyage anglaise constitue un vrai problème pour l'érudition française :

Le plus grand général n'entre pas dans une contrée sans en avoir sous les yeux la carte et l'itinéraire. Pourquoi donc les écrivains historiques et géographiques en France s'imaginent-ils pouvoir tracer des tableaux de l'Espagne, de la Russie et de l'Allemagne, sans avoir lu, et même sans savoir lire un seul livre allemand, russe ou espagnol ?

Si « l'ouvrage de M. de la Richarderie mérite d'être [accueilli] par tous ceux qui achètent des Voyages avec l'intention de les lire, et par ceux qui, en bien plus grand nombre, les lisent sans pouvoir les acheter », c'est précisément parce qu'il leur présente le vaste champ de la littérature de voyage européenne, en leur permettant ainsi de juger par eux-mêmes les choix des libraires :

En parcourant la liste des Voyages de chaque pays, ils y apprendront souvent que les libraires français ont choisi le plus mauvais pour être traduit ; ils y verront que telle relation anglaise, vantée comme une nouveauté, a été précédée et rendue inutile d'avance par telle autre relation espagnole, italienne, allemande. Ils sauront que, pour avoir lu une ou deux relations espagnoles, il ne faut pas s'imaginer de connaître un pays ; enfin, ils s'épargneront beaucoup de temps et d'argent perdu.

Aussi l'ouvrage de La Richarderie apparaît-il pour Malte-Brun comme un outil contre l'« anglomanie », pouvant servir à mettre en œuvre sa politique de la traduction.

Malte-Brun avait donc compris qu'il fallait donner aux Français des ouvrages qui leur ouvriraient un champ de connaissances plus vaste que celui offert par les récits de voyage anglais. Puisqu'il perçoit les libraires et traducteurs anglomanes comme « incorrigibles », le journaliste prend lui-même en charge l'amélioration de l'état de la discipline géographique. La volonté de présenter d'autres ouvrages européens au public français est au cœur de son propre projet périodique, les *Annales des Voyages*, dont le premier numéro parut en 1807. L'objectif de la revue est de recueillir des extraits et des traductions d'ouvrages de toute la gamme de la production européenne en matière de voyages. Le « Discours préliminaire » témoigne de la même préoccupation qui transparaît dans ses articles pour le *Journal de l'Empire*, quoique dans une tonalité plus conciliatrice :

Une foule de *Voyages* très-intéressans restent perdus pour le Public Français, ou reçoivent trop tard les honneurs de la Traduction. Nous nous emparerons de cette riche mine, soit en traduisant promptement les Voyages les plus estimés à mesure qu'ils paroissent, soit en présentant par extrait ce qu'il y a de bon dans ceux que nous ne jugerons pas utile de traduire en entier. [...] Aucune langue, aucune nation, aucune partie du Monde ne resteront étrangères à nos recherches ; nous décrirons l'Isle de la Trinité d'après le Voyageur Anglais *Maccullum*, et l'Isle du Prince de Galles d'après Sir *Home Popham*. Nous retracerons l'état actuel des Açores d'après *Hebbe*, Suédois ; et celui des Isles Féroër et des Isles de Nicobar, d'après plusieurs Relations danoises. Ces exemples suffisent pour démontrer combien de renseignemens précieux restent perdus faute d'un Recueil où l'on puisse les réunir. (« Discours préliminaire », dans *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, n° 1, 1807, pp. 11-12).

Voyageurs danois et suédois figureront à côté des britanniques, dans une revue qui transmettra au public français des relations qui seraient autrement « perdu[e]s ». Les *Annales des Voyages* apparaissent ainsi comme la suite logique de la politique de la traduction esquissée par Malte-Brun dans ses comptes rendus, une mise en œuvre de celle-ci, pour remédier à l'hégémonie britannique dans la culture viatique et géographique en France.

## **Conclusion**

Pour la presse française du tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, la traduction de la littérature de voyage apparaît comme fortement investie d'enjeux politiques. Les journalistes sont sensibles au rôle du livre de voyage comme outil pour explorer, comprendre, décrire et exploiter le monde. Dans cette perspective, traduire le Voyage devient un véritable acte politique, acte que la presse cherche à évaluer ou à dénoncer, selon le point de vue idéologique propre à chaque journal. Les guerres presque continuelles opposant la France et la Grande-Bretagne entre 1792 et 1815 ont donné un infléchissement particulier à cette thématique. L'engouement dans la France des Lumières pour la culture anglaise et l'hégémonie des Britanniques dans le domaine du livre de voyage ont également eu leur part à jouer dans le discours journalistique sur la traduction. À une époque pour le moins compliquée en ce qui concerne les relations entre les deux grandes puissances, la presse française a été poussée vers le développement d'un discours sur la traduction des Voyages anglais nous permettant aujourd'hui d'identifier les préoccupations politiques liées à celle-ci. Particulièrement sensible à la fonction de l'appareil paratextuel fourni par les traducteurs, la presse fait, dans la plupart des cas, l'éloge de ces derniers, jusqu'à les considérer comme des patriotes produisant, à travers leurs traductions, une arme contre l'ennemi.

Ainsi, la littérature de voyage se distinguait-elle d'un genre auquel elle était pourtant intimement liée, à savoir le roman. Dans son ouvrage sur la traduction de prose fictionnelle au XVIII<sup>e</sup> siècle, Mary Helen McMurrin a montré que les origines nationales des romans circulant en Europe à l'époque avaient souvent très peu d'importance pour les lecteurs, ce qui expliquerait, en partie, la grande mobilité du genre (McMurrin, 2010, p. 50). J'ai montré que la dynamique dans le marché des livres de voyage non-fictionnels était à cet égard bien différente. Si les comptes rendus de la presse périodique peuvent témoigner de la conception contemporaine des récits de voyage traduits, l'origine du texte source et la nationalité de l'auteur ont été perçues comme très importantes pour ce qui concerne la véracité et l'utilité du livre. Certes, en ce qui concerne le roman aussi, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle a vu, des deux côtés de la Manche, un souci croissant de souligner l'identité nationale du genre, souci qui se

manifestait justement dans les préfaces des traducteurs (McMurrin, 2002, p. 61). Or, comme nous venons de le voir, l'utilité attribuée au genre viatique a donné une tonalité tout autre au discours patriotique sur la traduction, celle-ci n'étant pas considérée comme liée à des enjeux esthétiques, ni seulement à des problèmes d'identité nationale et d'hégémonie culturelle, mais encore à des enjeux géopolitiques.

## **Bibliographie**

Journaux :

*Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* (1807-1814) : Paris.

*La Connaissance des temps, ou calendrier et éphémérides du lever & coucher du soleil, de la lune, & des autres planètes* (1679-1803) : Paris.

*La Décade philosophique, littéraire et politique, par une société de gens de lettres* (1794-1804) : Paris.

*Le Glaneur littéraire, ou journal des sciences, de la littérature et des arts, rédigé par une société de gens de lettres* (1806-1808) : Paris.

*Journal de l'Empire* (1805-1814) : Paris.

*Journal de Paris* (1777-1840) : Paris.

*Journal des arts, des sciences et de la littérature [Journal des arts, de littérature et de commerce]* (1799-1814) : Paris.

*Journal typographique et bibliographique : ou annonce de tous les ouvrages qui ont rapport à l'imprimerie, comme gravure, fonderie, papeterie, géographie, musique, estampes, architecture, librairie ancienne et moderne, chefs-d'œuvre de reliure, et de tous les arts libéraux et mécaniques. Ventes d'imprimeries et de librairies* (1797-1810) : Paris.

*Magasin encyclopédique* (1792-1816) : Paris.

Autres sources primaires :

Adams, J. Q. (1807) : *Lettres sur la Silésie écrites en 1800 et 1801*. Dentu, Paris.

Barrow, J. (1807) : *Voyage à la Cochinchine par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap Verd, le Brésil et l'île de Java. Traduit de l'anglais, avec des notes et additions par Malte-Brun*. Arthus-Bertrand Paris.

Boucher de La Richarderie, G. (1808) : *Bibliothèque universelle des voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde*. Treuttel et Würtz, Paris.

Broughton, W. R. (1807) : *Voyage de découvertes dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique, fait par le capitaine W. R. Broughton, pendant les années 1795, 1796, 1797 et 1798*. Dentu, Paris.

Chateaubriand, F.-R. de (1811) : *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*. Le Normant, Paris.

Coxe, W. (1781) : *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais*. Belin, Paris.

Creuzé de Lesser, A. (1806) : *Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1801 et 1802*. Didot, Paris.

Lindley, T. (1806) : *Voyage au Brésil ; où l'on trouve la description du pays, de ses productions, de ses habitants*. Léopold-Collin, Paris.

Long, J. (1794) : *Voyage chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*. Prault l'aîné, Paris.

Malte-Brun, C. (1807) : Préface du traducteur, in : Barrow, J. (1807) : *Voyage à la Cochinchine par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap Verd, le Brésil et l'île de Java. Traduit de l'anglais, avec des notes et additions par Malte-Brun*. F. Buisson, Paris, pp. v-xiv.

Matthews, J. (1797 [1794]) : *Voyage à la rivière de Sierra-Leône, sur la côte d'Afrique*. Hautbout l'aîné, Paris.

Montesquieu, C. L. de S. (1721) : *Lettres persanes*. Jacques Desbordes, Amsterdam.

Prévost, A. F. (1746-1759) : *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*. Didot, Paris.

Proisy, d'Eppe, C. de, A. Eymery, P. J. Charrin, Tastu & R. Périn (1815) : *Dictionnaire des girouettes, ou Nos contemporains peints d'après eux-mêmes*. Alexis Eymery, Paris.

Radcliffe, A. (1796) : *Voyage en Hollande et sur les frontières occidentales de l'Allemagne, fait en 1794*. F. Buisson, Paris.

Swift, J. (1726) : *Travels into several remote nations of the world by Lemuel Gulliver*. Benjamin Motte, London.

Taylor, J. (1803) : *Voyage dans l'Inde au travers du Grand Désert par Alep, Antioche, et Bassora*. Chez Genets aîné, libraire, rue Pavée St-André-des-Arts, n°. 6, Paris.

Valentia, G. A. (1813) : *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la Mer-Rouge, en Abyssinie et en Égypte durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806*. Vve Lepetit, Paris.

Volney, C.-F. de C. (1787) : *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785*. Volland ; Desenne, Paris.

Études critiques :

Antoine, P. (1997) : *Les Récits de voyage de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre*. Honoré Champion, Paris.

Berchet, J.-C. (2005) : Introduction, in : Chateaubriand, F.-R. de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris. Suivi du Journal de Julien*. Éditions Gallimard, Paris, pp. 7-49.

Bertaud, J.-P., A. Forrest, & A. Jourdan (2004) : *Napoléon, le monde et les Anglais : guerre des mots et des images*. Éditions Autrement, Paris.

Dhombres, J. (1989) : Books : Reshaping Science, in : Darnton, R. & D. Roche (éds.), *Révolution in Print : The Press in France, 1775-1800*. University of California Press, Berkeley, Los Angeles et Londres, pp. 177-202.

Dziembowski, E. (1998) : *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770*. Voltaire Foundation, Oxford.

D'Souza, F. (2014) : Les représentations de l'Inde et des Indiens dans l'*Histoire générale des voyages de l'Abbé Prévost* : le rôle de la traduction en français à partir d'un original en anglais dans l'accumulations des savoirs. *Annales historiques de la Révolution française*, 375, pp. 27-48.

Escola, M. & S. Rabau (2015) : *Littérature seconde ou la Bibliothèque de Circé*. Éditions Kimé, Paris.

Gannier, O. (2014) : Récits de voyage, in : Chevrel, Y., A. Cointre & Y.-M. Tran-Gervat (éds.) *Histoire des traductions en langue française. XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Éditions Verdier, Lagrasse, pp. 723-768.

Genette, G. (1982) : *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Éditions du Seuil, Paris.

Godlewska, A. (1991) : L'influence d'un homme sur la géographie française : Conrad Malte-Brun (1775-1826). *Annales de Géographie*, 558, pp. 190-206.

Grieder, J. (1985) : *Anglomania in France 1740-1789. Fact, Fiction, and Political Discourse*. Droz, Genève.

Haugen, M. W. (2017) : Mediating Anglophobia: Political and Cultural Conflict in the French Periodical Reception of British Travel Writing (1792-1814). *Journal of European Periodical Studies*, 2, 2, pp. 25-43.

Hermans, T. (2009) : Translation, ethics, politics, in : Munday, J. (éd), *The Routledge Companion to Translation Studies*, Routledge, London, pp. 93-105.

Juratic, S. et al. (2014) : La traduction, un objet éditorial, in Chevrel, Y., A. Cointre & Y.-M. Tran-Gervat (éds.) *Histoire des traductions en langue française. XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Éditions Verdier, Lagrasse, pp. 187-248.

Leask, N. (2002): *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing 1770-1840*. Oxford University Press, Oxford.

Marcil, Y. (2006a) : *La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*. Honoré Champion, Paris.

Marcil, Y. (2006b) : Voyage écrit, voyage vécu ? La crédibilité du voyageur, du *Journal encyclopédique* au *Magasin encyclopédique*. *Sociétés & Représentations*, 21, 1, pp. 23-43.

McMurrin, M. H. (2010) : *The Spread of Novels. Translation and Prose Fiction in the Eighteenth Century*. Princeton University Press, Princeton et Oxford.

McMurrin, M. H. (2002) : National or Transnational ? The Eighteenth-Century Novel, in : Cohen M. & C. Dever, *The Literary Channel. The Inter-National Invention of the Novel*, Princeton University Press, Princeton et Oxford, pp. 50-72.

Popkin, J. D. (1984) : Conservatism under Napoleon : the Political Writings of Joseph Fiévée. *History of European Ideas*, 5, 4, pp. 385-400.

Roche, D. (2010) : *Les Circulations dans l'Europe moderne, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Fayard/Pluriel, Paris.

Salama-Carr, M. (2013) : Conflict and translation, in : Doorslaer, L. v. & Y. Gambier (éds.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 4, John Benjamins, Amsterdam, pp. 31-35.

## Résumé

This article studies the discourse in the late eighteenth- and early nineteenth-century French periodical press on the topic of translations of travel writing. It reveals that travel reviews were arenas for discussing the political and ideological value of translating travelogues into French, notably from English. In the context of the Franco-British conflicts at the turn of the century, the French press perceived translations of British travel writing as potential patriotic tools that allowed different ways of countering or subverting British global influence. Paratextual elements of translations, the translator's prefaces and notes, appeared to be particularly important in this respect. By analysing the periodical discourse on travel book translations, the article shows how travel writing was constructed as a politically invested genre.

**Mots-clés:** travel writing; periodical studies; translation; politics; paratextuality; metatextuality

*Adresse de l'auteur :*

Marius Warholm Haugen  
NTNU, Université des sciences et techniques de Norvège  
Département de Langues et Littératures modernes  
N-7491 Trondheim  
[marius.haugen@ntnu.no](mailto:marius.haugen@ntnu.no)